



HAL
open science

Le jus des mangues

Camille Ollier

► **To cite this version:**

| Camille Ollier. Le jus des mangues. Cortèges, Vertébrale, 2022. hal-04232111

HAL Id: hal-04232111

<https://hal.science/hal-04232111>

Submitted on 25 Oct 2023

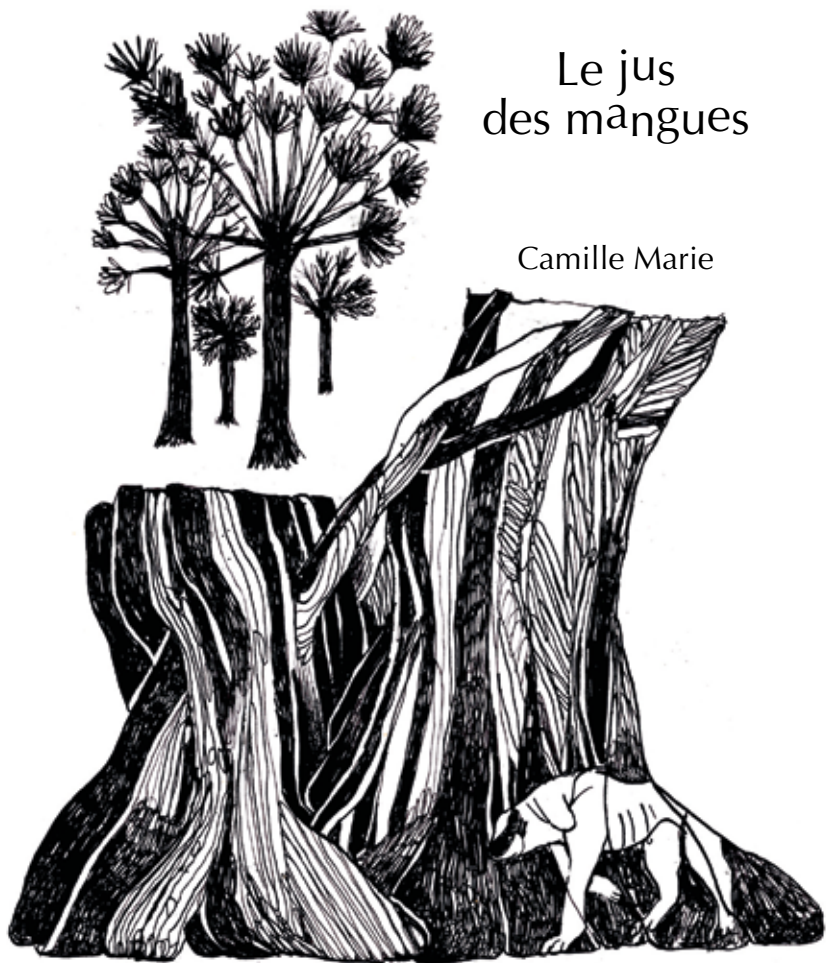
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Le jus des mangues

Camille Marie



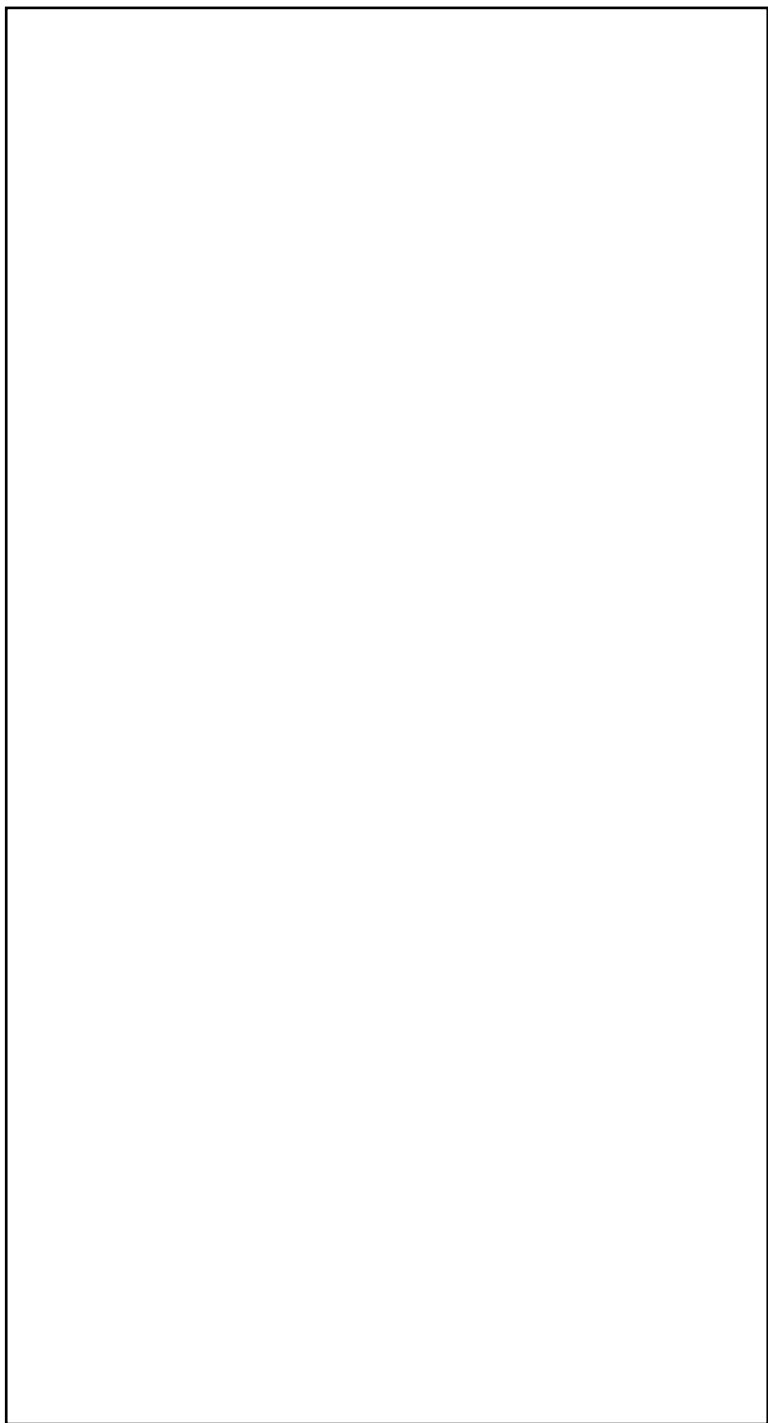
VERTEBRALE



Camille Marie

Le jus des mangues

VERTEBRALE



À H.
À celles et ceux du village.

*« Aïssatou, j'ai reçu ton mot.
En guise de réponse
j'ouvre ce cahier,
point d'appui dans mon désarroi :
notre longue pratique
m'a enseigné
que la confiance
noie la douleur. »*

Mariama Bâ, *Une si longue lettre*,
1979, Nouvelles Editions Africaines.

—

Elle avait fui, j'étais partie, et d'emblée un fil s'était tendu entre nous. C'est elle qui l'a perçu ; moi, je ne voyais rien. Elle a dit *tu es vraiment loin de chez toi*. J'ai acquiescé. Je la croyais chez elle, alors je n'ai rien répondu. J'aurais dû dire *toi aussi*.

L'histoire de H. est une histoire de fuites et de départs.

*

Le premier de ceux-ci était ordinaire, de ceux qui viennent à la fin de l'adolescence, qui se font pressants après les unions et nécessaires à la première naissance. Et la ville immense, alors, pour contenir son foyer. Avec les grandes villes viennent les grands espoirs. Aussi les grandes déconvenues. H. s'emploie tout le jour à cuisiner pour des plus riches qui n'ont pas le temps pour ça. Grandes villes et pareilles servitudes. À cause de l'écart de fortune qui la sépare de ses patrons, elle doit traverser la capitale d'un bout à l'autre chaque matin et chaque soir. Les grandes villes vont avec les grands labyrinthes, les heures longues dans les bus trop pleins.

o

Va vivre là-bas et du lever au coucher tu ne vois pas tes enfants. Tu travailles sans cesse pour qu'ils mangent et ça te prive du droit de les voir manger. Je n'ai que des souvenirs de mes enfants endormis, ou pas encore réveillés.

Elle parle de l'immense. Elle se perd en pensées dans les ruelles, rebondit sur le nom d'une place, d'une boutique, cite par cœur le numéro des bus qu'il faut prendre pour rallier ensemble les lieux qu'elle fréquente. Je ne sais plus pourquoi elle évoque tel cousin ou tel quartier, l'hôpital militaire et le marché aux poissons. Elle dévide ses errances dans une sorte de frénésie neutre. Elle n'est ni triste ni enjouée, elle remonte seulement le cours de souvenirs à l'état de fragments. Elle égrène la poussière des rues comme on retourne ses poches pour les débarrasser de leur crasse. Derrière elle, la capitale. Derrière elle les petits pécules qui disparaissent avant même d'être gagnés vraiment ; derrière elle la chaleur à crever et les artères en béton gonflées d'eau à l'hivernage ; derrière elle les mares, les marasmes, l'air qu'on voudrait s'empêcher de respirer tant il pue, tant il est gras des hydrocarbures ; derrière elle le craquement des os des chiens percutés par les voitures.

Tout cela, derrière elle.

H. ne parle jamais de l'autre. Un soir en épluchant des oignons qu'elle coupera ensuite finement pour en faire une sauce rouge douce-amère, elle dira simplement sur un ton égal

o

il ne nous donnait rien, gardait tout son
argent, ne rentrait pas le soir, je suis restée
trop de fois seule avec nos filles.
Dieu me garde de me marier à nouveau.

Elle me raconte un jour de grande honte,

o

même si tu sais, les humiliations m'ont suivie toute ma vie comme des chiens affamés.

On lui a demandé de se rendre à l'école où son aînée apprenait. La directrice l'y attendait. Elle a dit qu'elle ne ferait plus crédit. H. avait toujours payé et ne savait rien des dettes qu'elle avait envers cette école privée misérable. C'est qu'elle lui donnait l'argent à lui, qui accompagnait la petite tous les ans au premier jour de classe, à l'heure où, dans une cuisine cossue, elle vidait des poissons, qu'elle avait achetés à l'aube. Et l'argent allait dans la poche de celui-là et non de celle-ci. L'argent était bu, elle le découvrirait plus tard. Sa fille a rejoint l'école publique et ses yeux ont vu davantage qu'ils n'auraient dû. C'était d'abord pour préserver ses yeux, que H. s'était vidé les poches. De la violence, de la misère, de ce qui se trame toujours dans les classes comme les bus – trop pleins.

À l'horizon, s'esquisse un autre départ, qu'on dit fuite, puisqu'il se fait urgent.

*

H. et moi n'avons d'abord parlé que les soirs, en préparant le dîner, puis en le partageant. Face à face, sous le toit de tôle où rebondissaient les gouttes de pluie, décuplant le bruit de l'orage dans un écho métallique. Il s'est joué quelque chose de l'ordre du nourrissage : j'avais moins faim de ses mets que de ses histoires. J'ai attrapé le fil qu'elle avait participé à tendre entre nous ; je m'y suis accrochée comme à une ligne de vie. La sienne.

*

Alors H. est partie. J'ai dit un peu ce qu'elle avait mis derrière elle. D'autres choses encore pour une liste longue comme la route parcourue. Qu'on retourne un peu le point de vue, le temps, le pays et on dirait que H. est revenue. Là où elle avait été une fille avant d'être une mère. Là où il n'y a pas plus de béton que d'école privée. Là où le poisson se prend directement dans le grand bras du fleuve, où les pirogues n'ont pas de moteur, où les vieilles et les vieux fanent lentement sous les manguiers. Là où se rassemblent quelques fois les familles éparpillées le reste du temps. C'est là qu'on s'est rencontrées.

H. dit pourtant qu'on a failli ne jamais se rencontrer, parce qu'elle voulait repartir puisqu'on ne gagne rien ici.

o

Va vivre là-bas et tu n'as rien, seulement des pièces s'il te reste quelque chose à la fin. Mais ici ? Il y a moins que rien encore, si c'est possible. Pas de travail, pas d'argent. Il n'y a que les vieux et les enfants qui sont bien ici, ils sont libres. Libres d'attendre qu'on s'occupe du reste. C'est pour les filles que j'ai fui, pour elles que je suis revenue.

H. dit qu'on ne l'y reprendra plus : elle n'ira plus à rebours des voyages entrepris dans un sens. Elle plonge les oignons dans l'huile de palme et s'essuie le front du revers de sa main gauche – celle qu'elle garde d'habitude dans son dos lorsqu'elle cuisine. D'une seule main, elle sait éventer le feu, remuer la sauce dans la marmite en fonte, assaisonner l'ensemble. Elle se plie en deux au-dessus du brasero et la chaleur lui fait perler les tempes.

Depuis lors, quand elle fait une trace qui courbe les herbes dans une direction, H. ne la rebrousse pas. Elle en a décidé ainsi après avoir ouvert une enveloppe qui portait le tampon d'une institution, comme elle n'en recevait jamais. La lettre qu'elle contenait avait été rédigée sur un papier un peu lourd, et se terminait par un sceau. Le texte comprenait des mots définitifs, des ordres, et l'informait des délais. L'autre la chassait. Elle devait partir. Il lui intimait de prendre avec elle les enfants, dont il n'avait que faire.

o

Ça, ça n'était pas écrit bien sûr, mais c'était le message le plus clair.

H. ne parle jamais des paradis, mais souvent de l'enfer. Elle dit dans une même phrase *Dieu m'en garde* et *Bismillah*. Elle demande d'un ton très sérieux

o

pourquoi Dieu a créé les moustiques ?
Ça, c'était vraiment une erreur

lorsqu'elle en écrase un huitième sur son bras, occupée à retourner les brochettes de poisson au piment. Elle dit que là-bas c'est l'enfer, mais que c'est toujours en enfer qu'il y a du travail. Son autre vie se précipite à sa bouche en phrases vives, éclatantes, dont l'atterrissage est incertain. Les mots lui viennent en trois langages différents et, alors, il n'importe plus que je comprenne. Je la regarde s'animer. Je crois que je comprends quand même. Elle répète souvent qu'elle n'y retournera pas. Elle prend cet air altier, faussement hautain qui signe ses paroles lorsqu'elles sont graves. Elle a ses raisons, qu'elle évoque en pagaille. Elle parle des démons qui s'emparent des enfants dans les quartiers où les gens comme elle doivent vivre.

o

Quand ils approchent l'âge de treize ans, surveille tes garçons. Et tes filles plus encore.

Elle imite le bruit des tirs qu'on y entend çà et là, baisse la tête et le ton de sa voix

pour prononcer le nom d'untel, qui est en prison désormais.

o

C'est pour ça que je te parlais des yeux, des yeux qu'il faut protéger. On ne doit pas tout voir.

En pagaille, donc, elle dit aussi les jalousies, les fausses solidarités, ceux qu'on chérit et qui s'en vont quand même. Qu'on ne revoit pas. Elle dit qu'il faut savoir quelle est sa place. Je demande si sa place est au village.

o

Je ne sais pas. Mais Dieu sait.

C'est là qu'elle remise ses espoirs.

o

Tu sais il me faudrait un travail ou un mari et j'ai déjà eu trop de problèmes avec ce dernier.

H. s'emploie. Dans chacun de ses gestes, il y a une sorte de précision qui me donne le vertige. Ses mains attirent mon regard. Ses doigts sont gras de la marinade qu'elle masse dans la chair du poisson ; ils sont souples, agiles, ses ongles sont longs, élégants. Elle donne à chaque tâche une importance solennelle. Ses iris miroitent au-dessus du brasero, malgré ses paupières tombantes. Je veux savoir si malgré tout, elle se sent mieux ici.

o

Ici l'air est pur, il y a des arbres, les enfants jouent dehors sans que je les surveille. Ici je porte le linge dessus ma tête, la bassine de la vaisselle sur mes hanches, la petite dans le dos et je donne le bras à la maman. C'est un autre travail, mais je tends toujours la main à la fin du mois.

L'instant d'après elle s'agace de la mauvaise qualité du poisson, dont la viande s'émiette, s'accroche à la grille et emplit l'air d'une forte odeur de brûlé. *Lui je ne sais pas d'où il vient, mais il me fatigue* et elle rit. H. m'explique longuement comment choisir le poisson ou les crevettes au marché. Elle dit que, là-bas, on ne peut pas en manger, parce que les bêtes de la mer nagent plus dans le pétrole que dans l'eau. Et aussi qu'elles sont difficiles à trouver, si on est pauvre,

o

parce que tu sais, les bateaux qui pêchent au large, ce ne sont pas les nôtres. On a vendu notre mer. Si tu vas au port tu peux les apercevoir, mais ils ne s'approchent pas trop des côtes. Ils savent que leurs drapeaux mettent le peuple en colère.

Ici c'est un peu différent, il y a des petits bras d'océan qui viennent lécher les rives au terme de courses sinueuses, et ces bras sont chargés de victuailles.

*

Il y a d'autres lieux que H. ne reverra pas. Elle raconte les gens qui meurent dans le hameau qui a vu naître son père. Les fusils en bandoulière qui remplacent les paniers de fruits – jaunes, verts, oranges et qu'on vendait cher jadis, jusqu'à l'autre bout du pays. Les morts qui se comptent au matin comme pour chasser les mauvais rêves. Le bruit des cartouchières qu'on vide d'une seule traite, et l'espoir secret qu'on a, quand on entend ce bruit, qu'elles aient été vidées contre le tronc des arbres, seulement pour faire peur. Et la peur tout le temps, dans le fond du ventre.

o

C'est ça, c'est une histoire triste. Tu perds tes camarades, tes frères, et pour rien du tout à la fin.

D'abord ceux qui tiraient s'en prenaient aux dirigeants de ce pays et puis, la violence, comme une grande folie collective, s'est emparée de tous. Tout le monde devient rebelle, les autres sont des suspects. Entre eux, les premiers se massacrent et les seconds se dénoncent. Il y a ceux qui portent l'uniforme et ceux qui n'ont que des haillons, qu'ils traînent au cœur des grandes forêts qui sont leurs abris : tous tirent et tuent. Le père de H. lui a fait promettre de ne plus jamais venir goûter la chaire douce des fruits qu'on trouve dans son village, de ne rien en dire à ses enfants, d'oublier pour toujours la guerre et le jus des mangues. Alors H. est partie.

Il y a eu des orages si grands que pendant de longues heures, nous ne parlions pas. Les éclats du ciel couvraient nos voix, et il est des histoires qu'on ne peut pas crier. Le vent venait de l'ouest et raflait le sommet des grands arbres étroits dans des chuintements sourds. L'air chargé d'électricité sifflait entre leurs larges feuilles et parvenait à les arracher parfois. Elles craquaient et, au terme d'une longue chute, s'écrasaient au sol. Le lendemain matin, le village en était couvert. Les enfants s'en faisaient des cabanes confortables. Ça désole H., les feuilles qui tombent. Comme les fruits.

o

Les arbres-là, ils me fatiguent beaucoup. Demain je vais encore devoir tout nettoyer. Les fruits devraient pouvoir rester en l'air, un peu au-dessus du sol. Ça serait plus pratique pour tout le monde.

J'imagine des fruits suspendus dans la chaleur du jour, tout près de nos mains tendues. Des cadeaux miraculeux. Chèvres et fourmis s'en délectent quand le reste du pays les réclame, et les paye cher. H. sait que je les aime aussi, et elle conte un monde passé de profusion. Elle dit aussi le miel sauvage qu'on récolte et qui se fait sève tendre sous la langue. On le reconnaît à la lenteur avec laquelle il coule des alvéoles, *quand il est lourd, c'est meilleur.*

H. ne parle jamais des paradis mais ses histoires les font exister.

*

Elle dit parfois les êtres qui lui
manquent.

o

Mourir tu sais
c'est d'abord aller vivre ailleurs.
C'est un voyage très compliqué.

C'est d'abord celui de son chien – on ne parle pas aisément des voyages compliqués des humains. De son chien qui voyait tout. En disant cela, elle tire – de son index – la peau de sa paupière inférieure vers sa joue, découvrant la muqueuse de son œil. Elle me fixe intensément. Je sais qu'elle va jeter tout son corps dans une histoire profonde, sortie d'une grotte qu'elle a dans le cœur. Ses yeux brillent. Son visage est parfaitement immobile : aucune inflexion de sourcil, pas de rictus à ses lèvres. Il me semble que je ne l'entends plus respirer. Il fait très sombre dans la cuisine éclairée par une unique ampoule, oscillant au bout d'un fil jauni. Ses pupilles étincellent. La flamme c'est elle. Je suis pendue, suspendue, je n'ose plus faire de bruit, je crains que la vieille chaise de bois sur laquelle je suis assise ne craque. J'ouvre la bouche pour inspirer en silence, entre mes dents serrées. Elle décortique chaque mot, pour que j'en cerne la gravité. Sa voix est lente.

o

On avait un chien, quand on était enfant, qui voyait tout.

Il me suivait partout, à distance. Parfois je l'oubliais – quand j'allais aux champs, à la boutique – et puis il me rappelait sa présence lorsque j'entendais le son feutré de son trottement dans les fourrés, dans les herbes hautes qui bordaient le chemin. Le soir, il se couchait devant la porte de notre maison et en barrait l'entrée. Il était silencieux. Dans le village, certains disaient qu'il était triste, et comme il voyait à l'intérieur des gens, c'était peut-être le cas. D'autres le disaient taciturne et je ne sais pas si l'on peut dire cela des chiens. Jamais on ne l'entendait. Il aboyait seulement à l'approche des gens mauvais.

Il voyait, je te dis.

On a laissé souvent des personnes sur le seuil parce qu'il hurlait. Il nous avertissait. Nos proches, notre famille, ils avaient peur de nous rendre visite parce qu'ils savaient que s'ils avaient été mauvais, nous aussi le saurions. On ne pouvait rien nous cacher.

Par lui, nous voyions.

Elle humidifie ses lèvres. Elle n'a pas une seule fois cligné des yeux. Elle me sonde, ses yeux s'écarquillent. J'en viens à penser qu'elle aussi, elle voit tout.

o

Il t'aurait laissé rentrer.

Je respire toujours très doucement, pour ne pas l'interrompre. Elle me paraît plongée dans des mondes auxquels je n'ai pas accès. J'ai peur d'y basculer. À ce moment-là, nos yeux ne butent plus sur les mêmes réalités. Elle a déserté.

o

Un jour quand j'étais adolescente, je suis sortie le soir avec des amies. On se promenait seulement dans le village, on se disait ce que les filles de quinze ans se disent. J'ai laissé mes amies à l'angle de deux maisons, il ne me restait plus qu'à emprunter le petit chemin de terre qui sillonnait entre les arbres. D'ordinaire, le chien marchait derrière moi, à une foulée. Cette nuit-là, il s'est collé à ma jambe gauche. Je sentais son ventre chaud contre mon genou. Il a donné le rythme : on devait marcher plus vite que mon pas habituel, c'est lui qui l'imposait. Il m'a protégée, peut-être sauvé la vie.

Je prends une longue inspiration.
Que t'est-il arrivé ?

o

Rien. Ce soir-là, il ne m'est rien arrivé. C'est pour cela que je t'ai dit qu'il m'a sauvée.

Je l'imagine flanquée d'un molosse, et je me souviens tout à coup comment cette histoire a commencé. Elle plisse les yeux. Une longue minute s'écoule ainsi. Je me demande si elle chasse des larmes, des esprits ou des souvenirs.

o

Quand le chien est mort, même le vieux a pleuré, lui qui ne l'avait pas fait quelques mois plus tôt, aux funérailles de sa femme.

Je sens comme une pierre dans mon estomac. *Comment s'appelait-il ?*

o

Il n'avait pas de nom, on n'avait jamais besoin de l'appeler.

*

La lame glisse sur les écailles de la carpe. H. semble préoccupée. Son esprit d'ordinaire tout entier absorbé par ces tâches-là arpente d'autres lieux.

La lame glisse sur la première phalange de son index gauche et l'entaille profondément. La carpe se pare de carmin. H. pâlit. Elle lâche poisson et outil. Sa main droite attrape sa main gauche et l'enserme. Elle relève les yeux vers moi, pour s'assurer que je n'ai rien vu. Elle veut me cacher sa blessure comme on le fait pour ne pas inquiéter les enfants. Elle tente de ne pas en faire cas, mais les coins de sa bouche sont déformés, tirés vers le bas. Je lui apporte ce que ma petite pharmacie contient de désinfectant et de bandes collantes. On parvient difficilement à arrêter la fuite du sang hors de ce doigt sur lequel miroitent encore de minuscules écailles.

H. refuse de se rendre à l'hôpital. Elle ramasse les traits de son visage pour y fabriquer cette expression supérieure que je lui connais.

Trois jours durant, son corps est chaud. Elle lutte contre une forte fièvre qui la secoue de tremblements et son doigt est gros comme deux. Elle ne dit rien de la douleur – j'ai déjà mentionné cette pudeur qui est la sienne. Mais alors elle se tait. Ses réponses à mes questions inquiètes sont laconiques. Elle ne dit plus rien de l'enfance, des villages au fond des forêts, des morts et des vivants qui l'entourent.

Lorsque son doigt meurtri l'empêche de réaliser l'une des nombreuses étapes qui composent la recette qu'elle a prévue, elle me demande de l'exécuter. Sa voix est grave et dure. Elle n'use que de l'impératif. Elle ne m'explique pas, elle m'ordonne de faire.

*

Elle revient un jour du ponton qui allonge le chemin au-dessus de la mer, les bras chargés d'une caisse qui semble lourde tant ses pas sont hésitants. Ses yeux brillent d'une étincelle revenue. Elle lance, malicieuse, *ce soir c'est autre chose que du poisson !* Je soupire car H. est guérie.

Alors elle s'affaire, le soir même, à décortiquer les grosses crevettes roses qui l'ont fait lever tôt et à presser six gousses d'ail.

o

Je vais te dire pourquoi j'ai quitté mon premier emploi de ménagère, là-bas, à 17 ans.

Je hoche la tête.

C'était chez des étrangers, des riches bien sûr. Ils payaient bien, eux. Ils avaient deux enfants dont je m'occupais aussi. La petite, elle avait un problème, sa peau était couverte de boutons. Elle refusait de se laver et ses parents ne disaient rien, ils ne la forçaient pas à prendre son bain. Moi, je me méfie toujours quand je rentre dans une maison où les enfants de huit ans font la loi. Un jour, j'en ai eu assez de la voir ainsi, alors je l'ai attrapée quand son frère dormait à l'autre bout de la grande maison, et je l'ai mise à l'eau. Je la frottais, elle hurlait. Elle se débattait, me cognait. Elle était verte de rage. Elle n'a rien dit à ses parents à leur retour, elle me jetait seulement des regards de haine. Deux jours après, les plaques avaient beaucoup, beaucoup diminué. Sa mère était ravie, elle m'a demandé si j'avais fait quelque chose. J'ai dit que je l'avais lavée. Elle m'a donné de l'argent. Beaucoup. Elle m'a dit de ne pas hésiter à lui donner le bain régulièrement.

Je voyais bien qu'elle était complètement perdue, la pauvre femme. La petite, elle, a vu comment sa mère m'avait traitée, et elle était très fâchée.

Cette nuit-là, crois-moi, je n'ai pas dormi.
 Mon ventre me faisait tellement mal.
 Mes viscères brûlaient,
 je croyais que j'allais prendre feu.

Quand j'ai réveillé la petite au matin, elle était très calme, le visage fendu d'un grand sourire. Elle a posé une question qu'elle ne posait jamais : *tu as bien dormi ?* dans sa langue que je parlais un peu.

Là j'ai compris. J'ai compris.
Ces étrangers-là venaient d'un peuple de sor-
ciers et c'était la gamine qui avait hérité de
l'œil. Tout était clair soudainement. L'attitude
des parents, la personnalité de l'enfant. J'ai
annoncé mon départ à la mère le soir même.
Elle m'a regardé comme si elle s'y attendait.
J'ai compris qu'elle savait. Elle avait simple-
ment eu un peu d'espoir. Que peut-être avec
moi ce soit différent. Elle a murmuré *vous
n'êtes pas la première à nous quitter. J'ai dit
tout le monde finira toujours par quitter cette
enfant-là.* Elle a haussé les épaules : *je n'ai pas
demandé cela. Prier Dieu, voilà ce qu'il vous
reste, j'ai dit en tirant la porte.*

Depuis je prie Dieu pour eux
avant de m'endormir.

Ils étaient gentils, ils payaient bien,
mais Dieu me garde de travailler
pour des sorciers.

H. pense que nos corps ne sont les nôtres que parce que d'autres les ont habités avant. De même nos esprits. Elle voit dans les visages les traits d'ancêtres ainsi restés parmi nous.

Elle me présente un jour sa fille, la plus jeune. Pour cela elle compose un moment solennel, comme elle sait le faire, que l'attitude de la petite tente de contrer. L'enfant a les paumes et les genoux noirs de terre, un éclat de génie malicieux dans les yeux : il ne fait pas de doute que l'esprit qui habite l'enfant est l'enfant de celui de sa mère. Ses tresses défaites lui donnent l'air d'un animal hirsute, et sa voix fluette braille son enthousiasme au jeu. H. l'a attrapée par le col non sans peine : la petite est haletante. Elle me toise. Je suis l'étrangère à son village, à sa maison, et ma présence interrompt ses courses et ses grimaces. Ça ne lui plait pas. H. l'ignore. Elle a planté son regard dans le mien, plissé son front.

o

Regarde-la bien.

Je m'exécute. J'observe curieusement T. qui me le rend bien. Elle me tend une main sale et molle et esquisse un sourire malin. Je l'attrape, la serre, la salue dans sa langue. Elle ne répond pas.

o

Tu vois son front large ? Ses yeux petits et
noirs comme les noix du rônier ?

Je hoche la tête, mais je suis embarrassée de devoir soutenir le regard de l'enfant, qui, elle, ne l'est pas du tout. On apprend plus tard à ne pas fixer les gens. À ne pas arpenter trop longuement les corps. À détourner sagement et fréquemment les yeux. À se servir du paysage comme d'un fond à contempler alternativement lors d'une conversation. On apprend plus tard à ne pas dévisager. H. insiste. J'essaie. J'essaie de ne pas sentir moi-même le regard de la petite sur moi. J'essaie en tout cas de m'en accommoder. La petite pose des questions à sa mère, et je n'en comprends que les intonations. H. lui répond sèchement : elle est agacée, tout entière concentrée sur sa démonstration. Nous nous toisons toutes les trois. De longues secondes s'égoûtent, comme les vêtements fraîchement lavés étendus sur le fil, à droite de la maison.

o

Tu vois ce petit nez qui se retrousse
au bout ?

J'acquiesce. H. a posé une main ferme sur l'épaule de sa fille, placée devant elle. Ce doit être un code entre elles car T. ne

bouge plus. Elle s'est figée. Je m'impatiente : plus je la fixe, et plus elle disparaît. Ses traits s'effacent, se confondent, deviennent des assemblages de lignes et de formes insensées. Comme lorsqu'on prononce un mot ou un prénom sans relâche, jusqu'à en perdre le sens, jusqu'à trouver que les sons qui le composent sont étranges, absurdes. Je sens que mes yeux percutent le vide : ils regardent davantage à l'intérieur de moi. Je voudrais savoir où H. veut en venir.

T. baille, H. ordonne

o

Imprime son visage.

Elle desserre l'épaule et l'autre file comme un lézard qui remonterait brusquement le tronc d'un palmier, dérangé par les pas qui se font entendre sur le chemin.

Je pénètre dans la maison à sa suite. La mère de H. s'évente sur une chaise en plastique rose. Elle porte un pagne qui raconte les dernières élections. Le tissu est imprimé à l'effigie d'un candidat désormais élu qui a su récompenser ses soutiens. La vieille m'ignore.

H. fouille dans ses papiers. En vrac, elle sort d'un tiroir un calendrier de l'année passée, ce qui ressemble à un livret de famille, des feuillets manuscrits. Et le portrait précieux, bientôt entre ses doigts.

Prends. Dis-moi qui c'est.

Sur la photographie, un homme, dont on ne voit que le visage et la naissance des épaules. Son cou est fermé par une chemise jaune, à l'encolure en pointe. Il porte de grosses lunettes dont les verres épais déforment ses yeux, qui semblent petits en proportion du reste. L'homme a le front haut, des cheveux denses et vaporeux, qu'il porte courts et qui lui font une sorte de couronne, interrompue par les oreilles. Il a pris la pause qu'indiquent toujours les photographes, le visage et le buste tournés aux trois quarts, les paupières fixes, une esquisse de sourire entendu. Le portrait a quelque chose de formel, de mesuré. Une autre chose en déborde toutefois, par les yeux, les coins retroussés de la bouche, les rides qui font le relief de cette face, qui ne tient pas du physique mais de l'aura. Quelque chose qui trace les contours d'un sage.

C'est ton père.

H. s'illumine tout entière et l'énergie magnétique du portrait jaillit d'elle, aussi, et c'est cela qu'elle partage avec la photographie. Elle m'intime de m'asseoir sur la chaise placée à côté de sa maman. Il fait sombre dans le petit salon. Les murs de terre crue sont frais. Ici, on ne perce que peu de fenêtres car ce sont elles qui laissent entrer la chaleur lourde et la pluie grosse. On vit dans l'ombre feutrée, dans le halo des ampoules, même au cœur des après-midi. On s'évente, on porte des vê-

tements de coton amples pour s'éviter l'inconfort de les sentir collés contre la peau. Il y a des heures longues, entières, durant lesquelles rien ne se passe, rien ne bouge. Durant lesquelles on ne fait rien, car faire est impossible quand respirer est une peine immense.

o

J'étais là-bas quand j'étais enceinte de T. Là-bas, tu sais, dans le grand labyrinthe des voitures et des bruits. En ce temps-là, mon père était malade, il restait tout le jour cloîtré dans cette maison où nous sommes, car ses jambes ne le portaient plus. Ma mère veillait. Sur lui, sur les enfants, sur les chèvres. Les mères font cela, elles veillent. Moi j'étais loin, énorme, et je veillais sur l'aînée.

Une nuit j'ai rêvé de nos danses et j'ai rêvé de nos chants, ceux qu'on entame quand les gens partent. Quand ils meurent. La fête était frénétique, le village n'était qu'une seule et même pulsation, au diapason de tous et toutes. Les femmes, les hommes et les enfants mangeaient, buvaient, riaient. Les percussions menaçaient de nous rendre sourds, nous qui étions déjà saouls. À la fin de la fête – qui doit durer au moins trois jours – tout le monde est parti. Mon père est resté dans l'encadrement de la porte et il a dit *j'attends*.

Deux jours après le rêve, j'ai accouché.

Trois jours après le rêve, mon père est mort. Tu vois, c'est cela même qu'il attendait, au crépuscule de son propre enterrement.

La naissance de T. Ensuite, ma maman a dit qu'il a cessé de se forcer à manger, à garder les yeux ouverts.

T. était alors un petit corps minuscule et il y a eu une grosse pluie. T. est venue en octobre et c'est la saison. On ne pouvait pas sortir dans les rues, qui faisaient des torrents. À cause de cela, j'ai raté le rendez-vous que j'avais pour le vaccin BCG de l'enfant, celui qu'on doit faire tout de suite après qu'il est sorti. J'y suis allée deux jours plus tard et j'ai aussi manqué, à cause de cela, l'enterrement de mon père, ici. Ma tête s'est perdue quelques temps entre la joie et la douleur. Mon père disait qu'un enfant est toujours un cadeau et comme il était parti, je devais l'honorer et me réjouir.

Une sœur m'a montré des vidéos de la fête des funérailles, mais je savais déjà tout, puisque je l'avais rêvé. Et cette porte devant laquelle mon père s'était tenu pour me parler, je l'ai cherchée dans le village. Elle n'existe pas. Tu sais, cette nuit-là, je crois que j'ai vu la porte du paradis.

H. me tend une canette fraîche de jus d'ananas. Elle décapsule la sienne et l'engloutit presque instantanément, dans un grand gargouillis.

o

Bois, il fait chaud.

Elle émet un petit rot.

o

Quand ma sœur a vu T., son front, ses yeux,
ses cheveux, elle a dit *notre père est resté*
parmi nous.
Elle a raison.

La fillette menue poursuit des poulets
dans la cour en chantant *Joyeux anniversaire*
– paroles nouvelles à mes oreilles pour un air
toujours identique.

o

Elle croit que c'est son anniversaire. Je lui
ai dit d'attendre encore. Elle m'a dit qu'elle
s'entraînait pour quand ce sera son tour.

Je souris. Je trouve la petite mise en
scène de T. très drôle. H. s'est assise sur un
petit tabouret de bois, au-dessus d'un sac de
toile vide sensé faire office de nappe dans
la poussière et a commencé à plumer l'un
des poulets que T. courait sûrement encore
le matin même. Elle tire chaque plume d'un
geste sec et précis et, pour se faciliter la tâche,

trempe régulièrement la bête dans la bassine d'eau posée à côté d'elle. Les interrogations affluent et il n'est déjà plus temps de les formuler. Je m'adosse contre le grand manguier à quelques mètres de l'atelier de H.

T. me donne le tournis, elle soulève le sable brun de ses pas, et par la même occasion l'odeur des crottes de chèvre enfouies là. Tout à coup, son corps s'élanche, s'épaissit, ses enjambées se font lourdes, une tache jaune sur son buste l'habille d'une chemise au col pointu. On dirait maintenant une marionnette, et un fil invisible tire le sommet de son crâne vers le ciel, ou vers les branches hautes de l'arbre qui ombrent la cour. Les cuisses s'allongent, les bras s'étirent, elle devient une poupée dégingandée. L'être grandit, pousse, ou peut-être est-ce l'ancêtre qui déborde le corps. La petite fille et le vieil homme, la juste-née et le déjà-mort valsent autour de la mère, qui est aussi la fille, et qui prépare leur pitance.

Ma tête roule sur mon épaule, je m'endors.

*

Je voudrais savoir si tous ceux qui sont partis reviennent. Et aussi où vont les autres. J'aime les lieux, coudre les paysages, regarder les feuilles des arbres frayer dans le vent et l'eau de la mer remonter mécaniquement tous les quarts de jour jusqu'à la sente, celle qui naît à l'orée de la brousse. Chez moi, ceux qui sont partis ne vont nulle part – ainsi, je ne leur connais pas de lieux. Je voudrais que H. me dise les lieux qu'habitent les morts.

H., quelle religion les gens suivent-ils ici ?

Elle relève la tête et s'extrait de ses pensées. Le corps nu du poulet git sur le sac tissé : il est maigre et sa peau granuleuse désormais découverte est déjà piquetée de mouches. Elle a haussé le sourcil gauche, accent circonflexe au-dessus de sa paupière : me voilà rendue bête curieuse par la tournure de mes questions, leur jaillissement soudain. H. dira un jour que j'ai les demandes des enfants avec les mots des adultes et que je réfléchis trop longuement aux réponses qu'on me fait. Pour l'heure, j'ose encore demander qu'elle m'explique.

o

Ils croient en Dieu, bien sûr.

Elle fouette l'air avec son torchon pour chasser les insectes qui orbitent autour du poulet.

o

Je dois le cuire. Laisse-moi préparer la marmite et je reviens te dire qui est Dieu.

Sa voix éclate dans un grand rire franc. Elle s'en retourne joviale à l'intérieur.

Le brasero est installé sur le seuil de la maison, au milieu des marmites en fonte, des écumoirs et des bassines en plastique qui lui permettent de rincer régulièrement ses outils et ses doigts. Elle va puiser l'eau et ramène un seau plein. Elle dépose un grand couteau au manche de cuir à côté du poulet, comme pour lui signifier la suite des événements. Elle remonte son pagne à hauteur de ses genoux et s'assoit sur son tabouret, en lévitation à trente centimètres du sol. Elle laisse retomber le pan de tissu devant ses cuisses pour en cacher l'intérieur et la forme. H. tient fermement le cou de la volaille contre le sac tissé et, d'un mouvement rapide, abat le coupe-coupe sur la gorge du poulet, un centimètre en aval de ses phalanges pliées. La tête est séparée d'un seul geste. H. s'y reprend rarement.

o

Ça, c'est ma sœur qui m'a appris. Ma grande sœur. Un jour notre maman était sortie et elle avait chargé ma sœur de préparer le déjeuner. Ma sœur a décrété qu'elle avait des choses à faire et elle a dit à notre maman *c'est H. qui le fera*. J'ai protesté mais elle est partie en me laissant le grand couteau. Elle souriait, tu l'aurais vue. Moi je l'ai insultée du haut de mes douze ans. Ça ne l'a pas empêchée de partir. J'ai préparé le déjeuner et pour me venger j'ai dit à la maman qu'elle était partie voir un garçon.

Je réprime un sourire, car je sais les jalousies enfantines entre sœurs. *Elle t'a montré comment faire ?*

o

Non, elle ne m'a pas appris, elle m'a appris que c'était à moi de le faire.

Même découpe des pattes et des ailes. Les cinq extrémités démisées sont réservées à part, dans une petite cocotte. Ce sont les parties de choix, elle les préparera tout spécialement. Elle y mettra le jus de plusieurs petits citrons verts, un cube de bouillon et beaucoup d'oignons.

o

La volaille c'est facile. Quand l'occasion se présente, il faut parfois préparer les singes et les chèvres. L'odeur de cette chair-là, tu ne l'oublies jamais. Elle vient s'accrocher dans tes narines, elle ne te quitte plus. Tu en deviens malade. Tu as tout préparé, menaçant de vomir ton cœur et à la fin, tu n'y touches pas, tant tu as la nausée.

H. décrit longuement le dépècement d'une chèvre, la dizaine d'étapes nécessaires, les mains qui souffrent d'appuyer, de tirer, d'écarteler. Le prélèvement délicat de la chair sur les os. La puanteur des entrailles. Elle dit tout, en experte, et n'omet aucun détail technique de la transformation de l'animal en viande. C'est un labeur pénible sans aucun doute, mais elle ne s'en plaint pas. Elle dit les grands repas qu'on fait avec les mammifères de la brousse, comment ils passent des herbes, ou des arbres, aux gamelles. Elle dit qu'il faut demander néanmoins, et ne pas oublier de partager avec ceux qui sont partis mais qui pourraient vouloir revenir, attirés par l'odeur fumée des marmites.

Elle dit qu'on ne peut jamais compter vraiment le nombre des invités parce que certains viennent avec leur corps invisible. Il faut toujours prévoir.

o

Ça, c'est surtout quand on fait les cérémonies des ancêtres. On a gardé la mémoire de ces Dieux-là, et on a adopté aussi l'autre Dieu, plus jeune. On a la religion du dimanche, et celle de tous les autres jours.

Quand on baptise les enfants, on fait de grandes fêtes, mais des festins plus grands encore quand on les initie. On célèbre les mariages, mais pas plus que les rois.

Dans tous les cas, il faut préparer des centaines de plats, se lever à 5 heures pour aller

arroser le jardin, avant de balayer la cour, pour pouvoir ensuite se vouer aux préparatifs.

Dans ces moments-là, toutes les femmes retrouvent le lieu de leur mère. C'est ainsi que l'on s'organise. Chacune entretient un lien particulier au village maternel. Tu as, dans ce village-ci, des droits que personne n'oserait questionner. Qu'importe le jour et l'heure, tu y es toujours reçue comme une reine. En tant qu'enfant, tu as tous les droits dans le village de ta mère – tu y es liée comme par le placenta.

Mais si c'est là-bas qu'on tient la cérémonie, tu as aussi le devoir d'aider. Tu accours auprès de tes tantes, tu fourmilles entre tes cousines et tes sœurs et tu t'affaires avant que les autres ne soient levés. C'est la contrepartie. Puisque tu y es toujours reçue, tu dois aider à recevoir.

C'est comme retrouver le chemin de celle qui t'a enfantée. Si on peut célébrer, c'est parce que des filles ont fait le chemin inverse de leur mariage, comme on dit que certains poissons vont à contre-courant des bolongs.

Elles se sont rapprochées du ventre, et le ventre est toujours le centre chaud de tout.

H. me rappelle le respect dû aux anciens, aux vieilles tout particulièrement. Je prendrai plus tard l'habitude d'appeler papa ou maman toute personne en âge d'être mon géniteur, comme le veulent ici les règles de la déférence intergénérationnelle. Je me ferai des parents à tous les angles du village et apprendrai, moi aussi, à lever la tête lorsqu'on m'interpellerait d'un *Ma fille* ! Bien sûr, je n'en aurai pas pour autant une mère, ici, alors je tâcherai d'aider à la cuisine toutes celles qui le voudront. Me voyant ainsi voyager entre des chez-moi multiples, une des anciennes me donnera un prénom nouveau, dont le sens pourrait être *celle qui marche* ou encore *celle qui va à droite et à gauche*. Je l'accueillerai d'un sourire large, car voilà qu'on me baptise ici puisque je vogue comme ceux qui, d'ici, ne sont pas. Aux vieilles le sens de l'accueil et le privilège de l'humour.

Il faut serpenter sous la canopée, sous les parasols, parfois parapluies, que forment les larges comme les très petites feuilles. Il y a des arbres qui font des architectures complexes avec leurs racines – qu'on dit contreforts – et qui forcent au détour. Les fourmis creusent des galeries qui font du sol des poussières et puis des boues à la première pluie. Certains troncs sont si vastes que, si l'on choisit le bon angle d'observation, on peut y cacher derrière la maison du voisin. Tout le jour, et le soir plus encore, la brousse grouille, couine, siffle. Je reporte sur les dernières pages de mon carnet le nom des oiseaux que je crois voir ou entendre – les bêtes à plumes ont toujours été mes préférées.

Souvent les sons me parviennent depuis des endroits que je ne pénètre pas. Il faut se méfier des caïlcédrats et des chemins qui rétrécissent. On m'a dit une fois, et j'en ai pris bonne note, que si une sente se faisait plus mince, c'est qu'elle ne devait pas être empruntée par tous. Et toujours faut-il se demander : pour quels pieds a-t-elle été tracée ? Rarement l'a-t-elle été pour ceux de l'étrangère. Aussi, je n'y avance pas.

o

C'est qu'il y a des bois, ici, que l'on dit sacrés, et c'est presque la même chose que secrets. Les ancêtres y habitent.

Les visages se découpent sur les troncs tendres, partageant avec le liège les battements d'un même pouls, d'une commune respiration. Les écorces fendent les arbres de rides, comme sont fendues les faces des vieux.

Les bois sacrés sont des lieux tristes. On s'y regroupe pour saluer les enfants qui y passeront des mois entiers loin du regard de leur mère ; on y va pour laisser partir celles et ceux dont le corps est inerte. Le reste du temps, on ne sait rien de ce qui s'y passe. Certaines personnes en sont responsables pour les autres. Au sein des principales familles, la charge se passe d'une génération à l'autre, non sans peine. Personne ne veut être le lien avec les ancêtres, c'est trop de responsabilités et trop de jalousies. H. dit que le bois rentre en vous et vous déborde. Il brouille les sens, assèche les pensées, inonde les rêves.

o

Il faut que ta tête soit solidement attachée à tes épaules, ou bien tu n'y survis pas.

On célèbre parfois des funérailles à mettre sur le compte du bois. Un jour on est désigné par les vieux pour en prendre soin et, dans l'année, on enterre tous ses frères. Il faut toujours se méfier des caillcédrats et des chemins qui rétrécissent. H. est la moins bavarde à ce sujet. Elle baisse souvent la tête et jette ses yeux à droite et à gauche pour être bien sûre qu'on ne l'entende pas

o

dire les secrets du village, parce que tu sais,
chaque village a ses histoires et les oreilles
des bois portent loin.

Qu'on veuille en savoir trop et le bois
rattrape *on*.

Je ne cherche plus, dans la forêt qui
me couve, que la nuance des couleurs, le
froissement des sons, les cris des petits mam-
mifères qui restent tapis dans l'ombre. Laisser
respirer les ancêtres dans l'interstice entre
l'écorce et la sève.

*

H. et moi regardons parfois la télévi-
sion. C'est une manière de partager du temps
avec la maman. La réception du signal est très
bonne.

o

Il y en a plein qui sont venus de loin nous
installer le satellite, tu vois, dans les années
2000. Quand j'étais enfant, on regardait les
feuilles tomber...

Elle s'esclaffe. H. invente les légendes
du passé proche. Elle se joue de moi. Je sais
qu'elle dévie quelque fois de la réalité, et elle
se délecte des expressions qu'elle fait ainsi
naître sur mon visage.

On regarde des séries très maniérées qui nous font rire, sûrement pour des raisons différentes. Parfois, ce sont aussi les grandes chaînes d'information en continu multilingues, qui déversent des images comme des spasmes parcourant un muscle, par à-coups brutaux. C'est alors que je me souviens avoir un autre lieu, animé d'autres histoires. Des histoires parallèles, ou bien parfaitement étrangères à celles que je m'efforce d'écouter ici. Il arrive que je ne sache plus tracer la ligne sensée séparer les histoires et les lieux ; il arrive que je me sente construire un monde d'histoires entre-deux, à l'interface d'endroits multiples.

H. dit que le monde va mal et *Dieu le bénisse*. Elle soupire et lève les yeux au ciel. Elle est en désaccord avec l'intégralité de ce qui se raconte sur le petit écran qui trône au milieu du salon. Et puis un soir, juste avant le dîner, elle témoigne.

La politique, Dieu m'en garde. Un jour des hommes du gouvernement sont venus ici. Pour manger nos poissons et remplir nos têtes de promesses. Ces gens-là n'ont pas honte de venir avec les plans d'usines ou de stades de foot, qu'ils déplient devant des vieux papas qui ne peuvent plus ni travailler ni faire du sport tant ils se sont courbés dans les champs. Ces gens-là mentent sans cesse. Je leur ai dit d'ailleurs, que pour gagner de l'argent je ferais tous les métiers, mais la politique, jamais. Tu sais, ceux-là, ils reviendront ici avant les prochaines élections pour nous promettre... Je crois que cette fois ça sera un château ! La dernière fois, ils avaient trouvé ici mon père, mais il n'est plus là, comme je te l'ai dit. Entre deux campagnes électorales, les gens continuent de mourir. La politique, ça n'est pas un métier, c'est un blasphème. C'est pour cette raison que je ne vais pas voter. Mon père disait que c'était à cause de moi que le pays reculait. Pour cela oui, je veux bien être tête de liste !

Elle rit de plus belle, fière de son explication. Son humour est ainsi, sarcastique, plein d'une autodérision nonchalante. La télé n'apprend pas à H. le désenchantement, il coule dans son rire.

Sur la chaise d'à côté, la maman lâche un soupire profond, qui semble remonter du fond de ses souvenirs. Ou bien peut-être désapprouve-t-elle seulement la désinvolture savamment mise en scène de sa fille. Deux décennies en arrière – H. l'a déjà dit – c'étaient les armes en bandoulière, les rêves d'autonomie au nom de l'exception régionale, les guet-apens, les massacres, la délation, les fuites par milliers vers les forêts denses, les enfants qui grandissent avec les ancêtres, au cœur des grands arbres.

o

La politique avant c'étaient des balles, maintenant c'est de l'argent. Ici, il n'y en a pas, alors on ne décide de rien.

Elle dépose sur la table basse le plat de semoule de mil. Elle y fait couler deux grosses louches d'une sauce brune qui sent les arachides. Les ailes et les cuisses du poulet forment le centre de son plat ainsi dressé. Si-tôt servi, le dîner attire deux enfants sortis de nulle part. Ils tirent à eux des tabourets et s'attablent. Les mains de tous et toutes plongent dans le repas et les doigts dégoulinent lorsqu'ils se portent aux bouches qui salivent.

*

Dans la petite cour de terre battue de l'une des maisons du village, une troupe se presse autour de la cheffe de famille. Les invités sont venus en nombre, et vêtus de leurs habits de célébration. On multiplie les couleurs et les motifs quand on veut signifier l'importance du moment. Les teintes sont diverses et la lumière de la fin de journée balaie les robes et les chemises saturées.

C'est que les invités portent en sus, sous leurs bras, des lais de tissu épais, bien pliés. La toile est lourde. Certains s'y prennent à deux fois pour faire le chemin qui sépare la cheffe de leur place dans l'assemblée. Certaines ajoutent à leur trésor des pagnes qu'elles ne peuvent plus porter, et elles en chargent alors les jeunes enfants restés dans leurs pattes. Les pagnes de coton qui n'ont pas encore trouvé preneur forment un tas sur une natte, mécanisme central du manège de la foule. Chacun se lève à tour de rôle, à l'annonce de son prénom, pour en choisir un. Ou plusieurs. La mère surveille le processus. H. me rejoint et ensemble nous observons la scène, de loin, avec la distance nécessaire, celle qui souligne que nous savons que nous ne sommes pas invitées. Partout, le vin de l'arbre ici roi dans des pots de terre cuite, et les yeux qui se plissent puis se voilent d'avoir trop bu.

H. et moi passons notre chemin et, à peine arrivées à l'angle de la rue, quand nous ne sommes plus à portée de voix ni de vue, elle pivote vers moi et affiche un sourire large.

o

Tu vas poser des questions,
je te vois.

Elle plaisante, mais elle parvient tout de même à me faire rougir. Nos pieds s'enfoncent dans l'argile molle qui tapisse le sol. La nuit dernière, une pluie drue a martelé le village dans un grand vacarme de tôle. Depuis qu'on ne fait plus ici de toits de paille, les pluies assourdissent même les animaux – roulements infinis de gouttelettes métalliques. Je prends une grande inspiration et H., qui n'attendait que ça, me coupe l'herbe sous le pied.

o

Quand une personne meurt, elle attend.

Elle attend aussi longtemps qu'il faut pour que sa famille organise son départ. Certaines personnes attendent plus de dix ans. Il faut que ses pagnes soient distribués par ses enfants aux autres membres de sa famille.

Parfois, ce sont réellement d'anciens vêtements du défunt que l'on donne. Parfois, on doit en acheter exprès pour être bien sûr qu'à l'issue du partage, chacun aura sa part. Tant que tous et toutes ne sont pas dotés, le défunt attend.

Et voilà que j'apprends comment et dans quelles conditions très précises la mort des uns habille les autres. Comment on revêt les chemises des ancêtres pour les garder contre soi. Étrangement, cette pensée ne me fait pas frémir comme elle l'aurait fait ailleurs. Peut-être que les vêtements de ceux qui sont partis sont encore chauds de leur peau, de leur souffle, et qu'en les répartissant dans les maisons d'une même famille ainsi unie, on conserve un peu de leurs rires. Pourquoi ne serait-ce pas le cas ? Ici, rien ne l'empêche. De nouveau, je voudrais savoir où vont les morts.

o

Ils vont avec les autres.

*

Lorsque j'erre, écrasée par la chaleur, entre les pousses des palétuviers, là où les pieds cherchent l'eau de la mer, le sel contre le sable ; quand je nage ou plutôt quand je flotte à la surface du bolong ; quand je ferme les yeux dans cette position, à l'horizontal, et que la lumière reste dans ma rétine si bien que je vois, derrière mes paupières, des éclats de jaune, de bleu ; quand j'enfouis mes oreilles dans l'eau pour ne plus entendre que le bourdonnement des tympanes, je me demande si je suis vivante ou morte, ici ou ailleurs. Le soleil brûle mon visage à l'heure de la marée haute et le sel mange ma peau. Je suis vivante ici et morte pour l'ailleurs. J'ai deux maisons.



V

Parfois je sens qu'H. a envie de me parler, mais qu'elle ne le peut pas. Elle se lance alors dans des explications qui n'ont pas de fin. À la faveur de ces moments-là, le flou qui entoure sa vie s'épaissit ; comme un nuage dense, il enfle, et j'ai l'impression qu'il pourrait éclater. Mais de ce nuage-là je ne verrai jamais le ventre, le cœur, l'estomac. Il devient si gros que je n'en ferai pas le tour. Depuis quelques jours, je sais que je ne le veux pas non plus. Cet objectif immodeste, présomptueux, s'est volatilisé et ma poitrine est devenue plus légère. Je respire, je discute, j'ai des amis, et des amies.

o

Toi, tu ne vas pas avoir de problèmes ici, tu laisses les secrets où ils sont.

Je ne sais que dire, j'acquiesce seulement de la tête.

o

Un jour, on en a trouvé un, un comme toi, un blanc, dans le bois sacré.

Ça faisait longtemps qu'il vivait avec nous et on l'aimait bien. Il parlait à tout le monde, il connaissait nos danses et il connaissait nos chants. Il cultivait des champs aussi. On l'invitait aux cérémonies.

Un jour donc, on l'a surpris dans le bois
et on a compris qu'il n'était jamais venu
que pour ça. Pour des secrets qui ne le
concernent pas.

Je ne parviens pas à retenir un frisson,
que H. perçoit, même à bonne distance. Je
sais désormais la gravité de ce geste. Celles
et ceux qui peuvent entrer dans les bois le
savent. Si on ne sait pas si on peut ou non,
c'est qu'on ne le peut pas. Tout en haut de la
liste de ceux *qui ne peuvent pas*, parce qu'*ils
ne savent rien*, il y a les étrangers. Ces faces
étranges, qu'importent la couleur de leur
peau, qui ne sont pas d'ici. Qui ne peuvent se
réclamer d'aucun ancêtre. Ceux qui marchent
qui naviguent et qui volent : ceux qui ont quit-
té un ailleurs pour arriver ici. Ceux qui veulent
s'y faire adopter, à défaut d'y être nés.

*Méfie-toi des caïlcédrats et des che-
mins qui rétrécissent*, dit toujours la voix dans
ma tête.

o

On l'a attendu chez lui, on avait fait ses va-
lises et on les lui a tendues, à son retour.

Il savait tout de nous : il savait donc qu'il
n'avait pas le choix, qu'il ne pourrait jamais
revenir. Si tu joues avec les ancêtres, tu perds
toujours et il n'y a jamais de seconde chance.

Elle baisse d'un ton. Elle est en train de balayer, comme tous les matins, la petite cour tapissée des feuilles du manguier et des tiges du rônier.

o

Ça nous arrangeait pas de le tuer, parce que c'était un blanc. Mais si...

Elle se tait et me regarde, inquiète. Peut-être croit-elle en avoir trop dit. Je lui souris pour délier la crispation, jeter un courant d'air dans la lourdeur ambiante.

Ne t'en fais pas, H. Je ne suis pas là pour les ancêtres. Je les sens, mais je ne leur demande rien.

Elle sourit à son tour, peut-être légèrement moqueuse. Une autre histoire se presse déjà au bord de ses lèvres.

o

Je t'ai déjà dit qu'il y a eu la guerre ici, et aussi une grande reine qui nous en a délivrés ?

Je hoche à nouveau la tête.

À ce moment-là, il y avait un autre blanc dans le village. C'était à l'époque de mon papa, c'est lui qui m'a raconté cela.

Parfois, l'étranger allait se baigner nu dans le bolong pour que personne ne l'approche.

Une fois, des enfants se chamaillaient tout proche, mais ils ne l'avaient d'abord pas remarqué. Ensuite, ils se sont mis à l'espionner derrière les palétuviers.

Les enfants ont couru jusqu'à la maison du chef du village pour dire que l'étranger parlait dans une radio, mais personne ne les a crus.

Et puis, peu de temps après, il a communiqué par erreur sur la fréquence de la caserne militaire. C'était un homme étrange, qui rendait des comptes aux rebelles. Là encore, ça n'arrangeait personne de le tuer.

Les vieux ont dit que de toutes façons, il était déjà poursuivi, que son sort était déjà décidé. Il est rentré chez lui de force.

Poursuivi par les ancêtres, qui ne laisseraient plus son âme en paix. Je me souviens de cette discussion-là parce que c'est la première fois que j'ai cru comprendre ce que H. me racontait, sans pouvoir exactement l'expliquer. C'est la première fois que *j'ai senti* : senti des connexions se faire, la brume se lever. Aux troussees de l'homme irrespectueux, *les morts qui ne sont pas morts*, comme le dit le conte.

Ecoute plus souvent les choses que les êtres, dit encore le conte.

Et ce vers que j'avais entendu pour la première fois lors d'une soirée tiède, au fond d'un parc urbain, prononcé par un autre homme, celui-là immense et filiforme, qui, lorsqu'il buvait, convoquait le souvenir de son grand-père et les exploits de Soundiata Keita. Je m'absente en pensées et H. perçoit le mélange de mon désarroi et de mon soulagement. Elle demande si ça va. Elle demande si j'ai peur. *Non, j'ai compris. Ça y est, j'ai compris ce que tu dis. Enfin, non, mais je vois ce que tu veux dire.*

Elle cesse un instant de balayer : elle ne pourrait pas être moins surprise.

o

Bien sûr que tu vois,
j'ai su tout de suite que tu verrais.

*

J'ai posé mes yeux sur les choses, là où H. les a guidés. Ici, personne ne comprendrait ce que je veux dire, parce que les gens pensent que les yeux sont des globes, des rétines, des paupières, des capteurs de lumière soumis aux mêmes principes physiques que les lentilles, les miroirs. Mais là-bas, on peut voir les yeux fermés, on peut voir la nuit, on peut voir à travers les murs.

Ce qu'on doit voir n'est pas visible.

Ce qu'on doit sentir n'a pas d'odeur.

Ceux qui savent sont ceux qui content.

Ceux qui voient écoutent.

Quelques mois avant que je n'arrive ici, la terre a tremblé. Il s'en est trouvé pour gratter les pavés, pour chercher ce qu'il y avait dessous. Je voudrais connaître les raisons de ce tremblement des rues, mais je ne sais comment le dire. J'ai peur d'être de celles et ceux qui encouragent les secousses, face à d'autres que le séisme répugne. Je dis à H. que les rues ont vibré si fort qu'on les a entendues jusqu'à chez moi. Elle hausse seulement un sourcil, étonnée peut-être que je l'informe de ces échos-là.

o

Ils étaient jeunes, très jeunes, ceux qui criaient. Ils avaient dedans eux une grande violence. Tu sais, il y a eu du sang, des morts. Je t'ai dit ce que font les politiques ici. L'armée est venue. Je t'ai dit aussi le souvenir qu'on avait de son dernier passage. Personne n'aime ça, chez nous, voir les chars.

Elle lâche un soupir profond ; elle joint ses paumes, poings fermés et, entre eux, des pans de tissus. Elle les plonge dans la baignoire de mousse blanche et parfumée et ainsi, elle frotte, à l'endroit d'une tache. La peau de ses mains est fripée d'avoir trempé dans la lessive l'après-midi durant. Derrière elle, les minuscules t-shirts – les vêtements de T. – sèchent sur un fil. Propres, et déjà jaunes de la poussière de la cour. Une goutte perle au front de H. Je la regarde couler sur sa tempe, sur

l'os marqué de la pommette, jusqu'à sa fossette. Elle roule le long de son menton arrondi, tombe dans la lessive.

o

La vaisselle ça ne me dérange pas, mais le linge, ça, je déteste. Mes poignets me font mal. Et T., elle va porter les habits une fois puis se rouler par terre pour me montrer comme elle imite bien la vache...

Elle veut rire, mais elle s'étouffe un peu, tousse et expire enfin longuement. Elle secoue la tête pour chasser des pensées invasives – c'est en tout cas ce que j'y vois – et reprend.

o

Ceux qui sont jeunes sont en colère. Et peut-être qu'ils ont raison. Moi, je plains seulement ceux qui veillent les morts. Pas les gouvernements, pas les politiques.

Ceux qui ont creusé des trous pour y mettre ceux qu'ils aiment. C'est un refrain qu'on connaît bien. On ne peut pas s'y faire.

Désormais H. m’envoie des messages – je n’entends plus sa voix ni ne sens son regard foudroyer mes pupilles. Elle est si loin pour me dire les malices de T. Si loin pour raconter les réveils matinaux de sa mère. Si loin pour détailler les recettes auxquelles elle s’emploie. Elle s’agace.

o

Je dois retourner en ville en février pour signer les papiers.

H. a reçu du courrier – et je dois imaginer un facteur sillonner à travers les acacias sur la terre rousse. Des traces de bicyclette dans la poussière du sol.

H. dit que les femmes divorcent pour qu’on les laisse en paix, et que les hommes divorcent pour se remarier. Elle écume une rage venue du fond du ventre. Elle se moque bien qu’il demande la séparation officielle – il ne lui reste plus, à elle, ni le temps ni l’affection nécessaires pour s’intéresser à lui. Elle se sent humiliée par le montant de la pension proposée. Humiliée d’être jetée – une fois de plus – par le biais d’une feuille format A4 pliée en trois. Je me rappelle les mots plus anciens qu’elle avait dits à propos de lui, à propos de sa vie dans le grand cyclone de la ville : les humiliations sont des chiens errants derrière elle, prêts à mordre ses mollets. Le courrier in-

dique l'endroit où elle doit apposer sa signature. Elle n'en fera rien tant qu'elle n'aura pas revu

o

sa face de lâche.

*

Je relis les carnets de notes, passe en revue les clichés. À plusieurs milliers de kilomètres d'elle, je réponds à ses envois, ces petits morceaux de discussion rendus possibles par un service de messagerie via Internet. Je divague. Dans ma cuisine, il manque mille choses : la sauce rouge dont les restes sont conservés dans une bouteille en plastique, pour un autre repas ; le poisson séché et sa croûte de saumure, prête à être grattée et aspergée de jus de citron ; la grande marmite qui pourrait faire bouillir dix kilos de riz. Il n'y a pas non plus l'odeur âcre du charbon qu'on évente pour redonner de l'ardeur au foyer.

Mes souvenirs s'entrecroisent, s'emmêlent. Je perds le fil de leur chronologie. Souvent, je rêve de H. Quand j'écris, il me semble qu'il y a des bouts de rêve dans le tissu. Je n'invente rien, et pourtant, j'invente tout. Tout ce que j'ai couché là a existé, mais rien n'a vraiment existé ainsi. L'essence de cette vie, ses vertèbres, je les ai laissées là-bas. Des osselets qui sont tombés de ma poche, malgré moi, malgré toute la force que j'ai mise à vou-

loir les ramener. J'ai perdu les traits de mon autre visage, en même temps que les syllabes de l'autre prénom et la géographie du village.

Tu es bien réelle, mais tu n'es plus vraiment là. Je suis rentrée.

J'ai cousu ton portrait imparfait, comme on tente au réveil de se souvenir du songe.



Epilogue

Nuit noire ! Nuit noire !
Hurlait-il en plein midi.
Ceux qui sont morts ne sont jamais partis.
Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit
Les morts ne sont pas sous la terre
Ils sont dans l'arbre qui frémit,
Ils sont dans le bois qui gémit
Ils sont dans l'eau qui coule
Ils sont dans l'eau qui dort
Ils sont dans la case,
Ils sont dans la foule
Ils sont dans le sein de la femme,
Ils sont dans l'enfant qui vagit
Et dans le tison qui s'enflamme
Les morts ne sont pas sous la terre
Ils sont dans le feu qui s'éteint,
Ils sont dans le rocher qui geint
Ils sont dans les herbes qui pleurent,
Ils sont dans la forêt
Ils sont dans la demeure (...)
Les morts ne sont pas morts.
Ils sont dans le sein de la femme,
Ils sont dans l'enfant qui vagit
Et dans le tison qui s'enflamme
Les morts ne sont pas sous la terre
Ils sont dans le feu qui s'éteint,
Ils sont dans le rocher qui geint
Ils sont dans les herbes qui pleurent,
Ils sont dans la forêt
Ils sont dans la demeure (...)
Les morts ne sont pas morts.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis
Ecoute plus souvent les choses que les
êtres,
La voix du feu s'entend,
Entend la voix de l'eau.
Ecoute dans le vent
Le buisson en sanglots :
C'est le souffle des ancêtres.
Il reedit chaque jour le pacte,
Des morts qui ne sont pas partis,
Des morts qui ne sont plus sous la terre*.

* Extrait de *Les Contes d'Amadou Koumba*,
Bigaro Diop, 1961, Présence Africaine.

Ainsi parlait Sarzan-le-Fou, lequel avait d'abord refusé de s'en remettre aux ancêtres et qui, dévoré par la solitude, rejeté par les siens, hurlait désormais ces mots comme des prières, ou bien comme des avertissements.

VERTEBRALE

TEXTE DE CAMILLE MARIE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE
PAR MAYA MIHINDOU

[HTTP://CARGOCOLLECTIVE.COM/REVUEVERTEBRALE](http://CARGOCOLLECTIVE.COM/REVUEVERTEBRALE)
MBAI.MIHINDOU@GMAIL.COM

MAI 2022
SECONDE
IMPRESSION
DE NOVEMBRE 2022

Va vivre là-bas
et tu n'as rien, seulement des
pièces s'il te reste quelque chose
à la fin. Mais ici ?
Il y a moins que rien encore,
si c'est possible. Pas de travail,
pas d'argent. Il n'y a que les vieux
et les enfants qui sont bien ici, ils
sont libres. Libres d'attendre
qu'on s'occupe du reste. C'est
pour les filles que j'ai fui, pour
elles que je suis revenue.